

AUTRE MORALITÉ.

DANS un objet où la nature
 Aura mis de beaux traits , & la vive peinture
 D'un teint où jamais l'art ne fauroit arriver ,
 Tous ces dons pourront moins pour rendre un cœur
 sensible ,
 Qu'un seul agrément invisible
 Que l'Amour y fera trouver.

 LE PETIT POUCKET,

 C O N T E .

IL étoit une fois un bucheron & une buche-
 ronne qui avoient sept enfans , tous garçons :
 l'aîné n'avoit que dix ans , & le plus jeune
 n'en avoit que sept. On s'étonnera que le
 bucheron ait eu tant d'enfans en si peu de
 temps ; mais c'est que sa femme alloit vite en
 besogne , & n'en faisoit pas moins de deux à
 la fois. Ils étoient fort pauvres , & leurs sept
 enfans les incommodoient beaucoup , parce
 qu'aucun d'eux ne pouvoit encore gagner sa
 vie. Ce qui les chagrina encore , c'est que le
 plus jeune étoit fort délicat , & ne disoit

mot, prenant pour bêtise ce qui étoit une marque de la bonté de son esprit. Il étoit fort petit, & quand il vint au monde il n'étoit guères plus gros que le pouce ; ce qui fit que l'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant étoit le souffre-douleurs de la maison, & on lui donnoit toujours le tort. Cependant il étoit le plus fin & le plus avisé de tous ses frères ; & s'il parloit peu, il écoutoit beaucoup. Il vint une année très-fâcheuse, & la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfans. Un soir que ces enfans étoient couchés, & que le bucheron étoit auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur ferré de douleur : tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans ; je ne saurois les voir mourir de faim devant mes yeux, & je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé ; car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. Ah ! s'écria la bucheronne, pourrois-tu bien toi-même mener perdre tes enfans ? Son mari avoit beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y consentir : elle étoit pauvre, mais elle étoit leur mère. Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui seroit de les voir mourir de

faim, elle y consentit, & alla se coucher en pleurant. Le petit poucet ouït tout ce qu'ils dirent; car, ayant entendu de dedans son lit qu'ils parloient d'affaires, il s'étoit levé doucement, & s'étoit glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher, & ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire. Il se leva de bon matin, & alla au bord d'un ruisseau où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, & ensuite revint à la maison. On partit, & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il favoit à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le bucheron se mit à couper du bois, & ses enfans à ramasser des broussailles pour faire des fagots. Le père & la mère les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, & puis s'enfuirent tout-à-coup par un petit sentier détourné. Lorsque ces enfans se virent seuls, ils se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissoit crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison; car, en marchant, il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches. Il leur dit donc: ne craignez point, mes frères,

mon père & ma mère nous ont laissés ici , mais je vous ramènerai bien au logis ; suivez-moi seulement. Ils le suivirent , & il les mena jusqu'à leur maison , par le même chemin qu'ils étoient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer ; mais ils se mirent tout contre la porte , pour écouter ce que disoient leur père & leur mère.

Dans le moment que le bucheron & la bucheronne arrivèrent chez eux , le seigneur du village leur envoya dix écus qu'il leur devoit il y avoit long - temps , & dont ils n'espéroient plus rien. Cela leur redonna la vie ; car les pauvres gens mouroient de faim. Le bucheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avoit long - temps qu'ils n'avoient mangé , elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le soupé de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés , la bucheronne dit : hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfans ? Ils feroient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi , Guillaume , c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avois bien dit que nous nous en repentirions : que font-ils maintenant dans cette forêt ? Hélas ! mon Dieu , les loups les ont peut-être déjà mangés : tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfans. Le bucheron s'impatienta à la fin ; car

elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiroient, & qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre, si elle ne se taisoit. Ce n'est pas que le bucheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme; mais c'est qu'elle lui rompoit la tête, & qu'il étoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit. La bucheronne étoit toute en pleurs: hélas! où sont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans? Elle le dit une fois si haut, que les enfans qui étoient à la porte l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble: nous voilà! nous voilà! elle courut vite leur ouvrir la porte, & leur dit en les embrassant: que je suis aise de vous revoir, mes chers enfans! vous êtes bien las, & vous avez bien faim: & toi, Pierrot, comme te voilà crotté! viens que je te débarbouille. Ce Pierrot étoit son fils aîné qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il étoit un peu rouffeu, & qu'elle étoit un peu rousse. Ils se mirent à table, & mangèrent d'un appétit qui faisoit plaisir au père & à la mère, à qui ils racontèrent la peur qu'ils avoient eue dans la forêt, en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs en-

sans avec eux, & cette joie dura tant que les dix écus durèrent : mais lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin ; & résolurent de les perdre encore ; & , pour ne pas manquer le coup , de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait : mais quoiqu'il se fût levé de bon matin pour aller ramasser de petits cailloux , il ne put en venir à bout ; car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savoit que faire , lorsque la bucheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeûné , il songea qu'il pourroit se servir de son pain au lieu de cailloux ; en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeroient : il le ferra donc dans sa poche. Le père & la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais & le plus obscur , & dès qu'ils y furent , ils gagnèrent un faux - fuyant & les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup , parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin , par le moyen de son pain qu'il avoit semé partout où il avoit passé : mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule

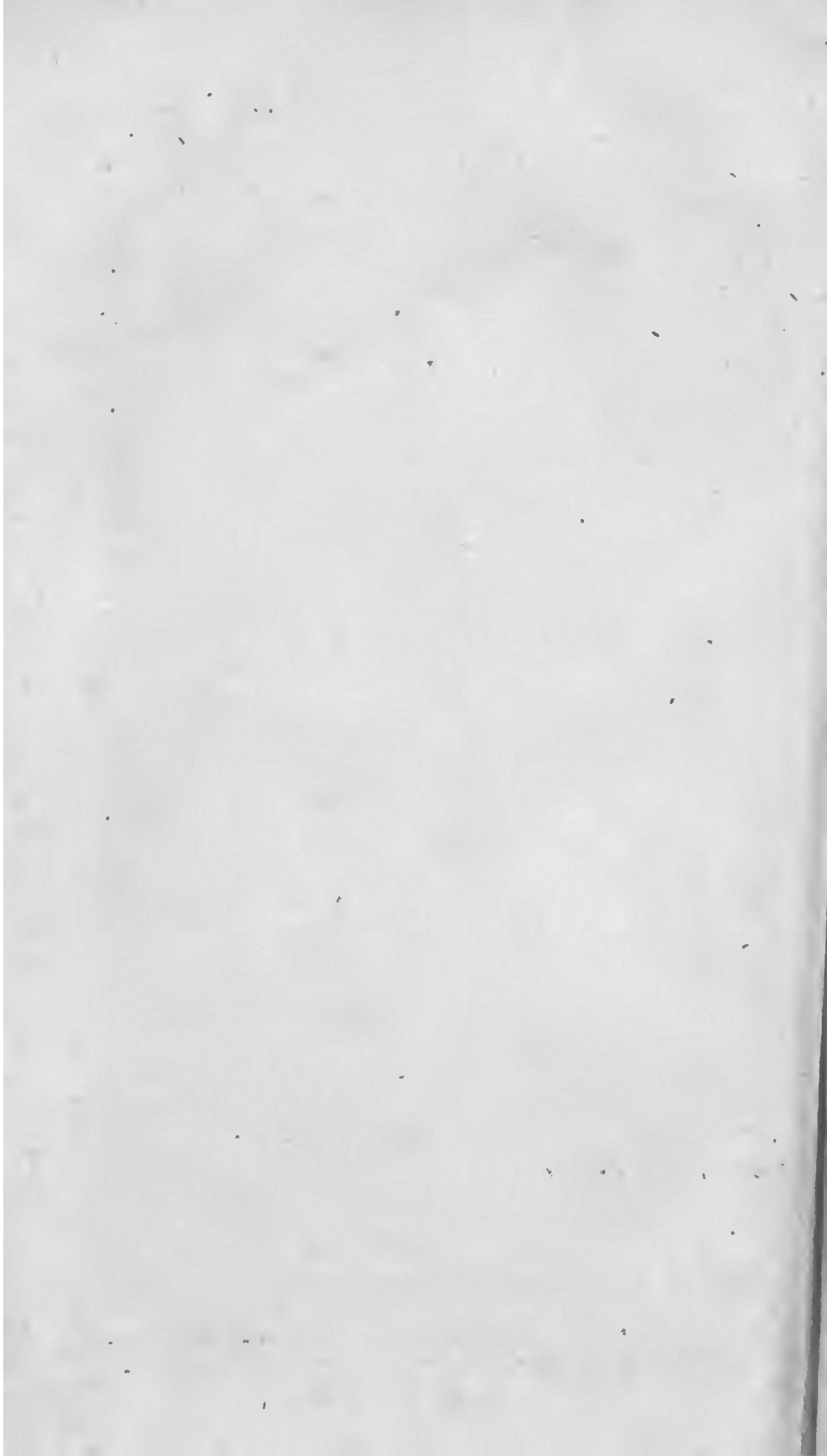
miette ; les oiseaux étoient venus , qui avoient tout mangé. Les voilà donc bien affligés ; car plus ils s'égaroient , & plus ils s'enfonçoient dans la forêt. La nuit vint , & il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyoient n'entendre de tous côtés que des hurlemens de loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osoient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une pluie qui les perça jusqu'aux os ; ils glissoient à chaque pas , tomboient dans la boue d'où ils se relevoient tout crottés , ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvriroit rien : ayant tourné la tête de tous côtés , il vit une petite lueur comme d'une chandelle , mais qui étoit bien loin par-delà la forêt. Il descendit de l'arbre ; & lorsqu'il fut à terre , il ne vit plus rien : cela le désola. Cependant ayant marché quelque temps avec ses frères du côté qu'il avoit vu la lumière , il la revit en sortant du bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où étoit cette chandelle , non sans bien des frayeurs ; car souvent ils la perdoient de vue , ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils descendoient dans quelques fonds. Ils heurtèrent à la porte , & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vou-

loient. Le petit Poucet lui dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'étoient perdus dans la forêt, & qui demandoient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, & leur dit: Hélas! mes pauvres enfans, où êtes-vous venus? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfans? Hélas! madame, lui répondit le petit Poucet, qui trembloit de toute sa force aussi bien que ses frères, que ferons-nous? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous; & cela étant, nous aimons mieux que ce soit monsieur qui nous mange; peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. La femme de l'ogre, qui crut qu'elle pourroit les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, & les mena se chauffer auprès d'un bon feu; car il y avoit un mouton tout entier à la broche pour le soupé de l'ogre. Comme ils commençoient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte: c'étoit l'ogre qui revenoit. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, & alla ouvrir la porte. L'ogre demanda d'abord si le soupé étoit prêt & si on avoit tiré du vin, & aussitôt il se mit

à table. Le mouton étoit encore tout sanglant ; mais il ne lui en sembla que meilleur. Il fleurit à droite & à gauche, disant qu'il sentoit la chair fraîche. Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller que vous sentiez. Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'ogre, en regardant sa femme de travers, & il y a ici quelque chose que je n'entends pas : en disant ces mots, il se leva de table & alla droit au lit. Ah ! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ! Je ne fais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux en lui demandant pardon ; mais ils avoient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévoroit déjà des yeux, & disoit à sa femme que ce seroient là de friands morceaux lorsqu'elle leur auroit fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand couteau ; &, en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguisoit sur une longue pierre qu'il tenoit à sa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un lorsque sa femme



*Voilà du gibier qui me vient bien à propos
pour traiter trois Ogres de mes amis.*



lui dit : Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? N'aurez-vous pas assez de temps demain ? Tais-toi , reprit l'ogre ; ils en feront plus mortifiés. Mais vous avez encore tant de viande , reprit sa femme : voilà un veau , deux moutons , & la moitié d'un cochon. Tu as raison , dit l'ogre : donne-leur bien à souper afin qu'ils ne maigrissent pas , & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joie , & leur porta bien à souper , mais ils ne purent manger , tant ils étoient saisis de peur. Pour l'ogre , il se remit à boire , ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire ; ce qui lui donna un peu dans la tête , & l'obligea de s'aller coucher.

L'ogre avoit sept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites ogresses avoient toutes le teint fort beau , parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche comme leur père ; mais elles avoient de petits yeux gris & tout ronds , le nez crochu , & une fort grande bouche , avec de longues dents fort aiguës & fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étoient pas encore bien méchantes ; mais elles promettoient beaucoup , car elles mordoient déjà les petits enfans pour en fucer le sang. On les avoit fait coucher de bonne heure , & elles

étoient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avoit dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoi elle s'alla coucher auprès de son mari. Le petit Poucet, qui avoit remarqué que les filles de l'ogre avoient des couronnes d'or sur la tête, & qui craignoit qu'il ne prît à l'ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, & prenant les bonnets de ses frères & le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères & sur la sienne, afin que l'ogre les prît pour ses filles, & ses filles pour les garçons qu'il vouloit égorger. La chose réussit comme il l'avoit pensé ; car l'ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, & prenant son grand couteau : Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles ; n'en faisons pas à deux fois. Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, & s'approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous, excepté

Le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'ogre qui lui tâtoit la tête, comme il avoit tâté celle de tous ses frères. L'ogre qui sentit les couronnes d'or : Vraiment, dit-il, j'allois faire là un bel ouvrage ; je vois bien que je bus trop hier au soir. Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons : Ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards ; travaillons hardiment. En disant ces mots, il coupa sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'ogre, il réveilla ses frères, & leur dit de s'habiller promptement & de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin, & sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant & sans savoir où ils alloient. L'ogre, s'étant éveillé, dit à sa femme : Va-t-en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au soir. L'ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendoit qu'elle les habillât ; & croyant qu'il lui ordonnoit de les aller vêtir, elle monta en haut, où elle fut bien surprise, lorsqu'elle apperçut ses sept filles égorgées & nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir

(car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres). L'ogre , craignant que sa femme ne fût trop long-temps à la besogne dont il l'avoit chargée , monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme , lorsqu'il vit cet affreux spectacle. Ah ! qu'ai-je fait là , s'écria-t-il ? Ils me le payeront , les malheureux , & tout - à - l'heure. Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme ; & l'ayant fait revenir : Donne - moi vite mes bottes de sept lieues , lui dit-il , afin que j'aie les attraper. Il se mit en campagne ; & après avoir couru de tous côtés , enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfans , qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'ogre qui alloit de montagne en montagne , & qui traversoit des rivières aussi aisément qu'il auroit fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet , qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étoient , y fit cacher ses six frères , & s'y fourra aussi , regardant toujours ce que l'ogre deviendrait. L'ogre , qui se trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme) voulut se reposer ; & par hasard , il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étoient cachés.

Comme il n'en pouvoit plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, & vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfans n'en eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, & dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'ogre dormoit bien fort, & qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, & gagnèrent vite la maison. Le petit Poucet s'étant approché de l'ogre, lui tira doucement ses bottes, & les mit aussitôt. Les bottes étoient fort grandes & fort larges: mais comme elles étoient fées, elles avoient le don de s'aggrandir & de s'appetisser selon la jambe de celui qui les chauffoit; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds & à ses jambes, que si elles avoient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'ogre, où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées. Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or & tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenoient le poignard sur la gorge, il m'a apperçu, & m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, & de vous

dire de me donner tout ce qu'il a vaillant , fans en rien retenir , parce qu'autrement ils le tueront fans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup , il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà , pour faire diligence , & aussi afin que vous ne croyez pas que je sois un affronteur. La bonne femme , fort effrayée , lui donna aussitôt tout ce qu'elle avoit ; car cet ogre ne laissoit pas d'être fort bon mari , quoiqu'il mangeât les petits enfans. Le petit Poucet étant donc chargé de toutes les richesses de l'ogre , s'en revint au logis de son père , où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance , & qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'ogre ; qu'à la vérité il n'avoit pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues , parce qu'il ne s'en servoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part , & même pour avoir bu & mangé dans la maison du bucheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chauffé les bottes de l'ogre , il s'en alla à la cour , où il savoit qu'on étoit fort en peine d'une armée qui étoit à deux cent lieues de là , & du succès d'une bataille qu'on avoit donnée. Il alla , disent-ils , trouver
le

le roi, & lui dit que s'il le fouhaitoit, il lui rapporteroit des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même; & cette première course l'ayant fait connoître, il gagnoit tout ce qu'il vouloit : car le roi payoit parfaitement bien pour porter ses ordres à l'armée; & une infinité de dames lui donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs amans, & ce fut là son plus grand gain. Il se trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de lettres pour leurs maris; mais elles le payoient si mal, & cela alloit à si peu de chose, qu'il ne daignoit pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnoit de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le métier de coureur, & y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père & pour ses frères; & par là ils les établit tous, & fit parfaitement bien sa cour en même temps.

M O R A L I T É.

O N ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans ,
 Quand ils sont tous beaux , bien faits & bien grands ,
 Et d'un extérieur qui brille ;
 Mais si l'un d'eux est foible , on ne dit mot ;
 On le méprise , on le raille , on le pille :
 Quelquefois cependant , c'est ce petit marmot
 Qui fera le bonheur de toute la famille.

 L'ADROITE PRINCESSE,

O U

LES AVENTURES DE FINETTE,

N O U V E L L E.

A madame la comtesse de Murat.

V O U S faites les plus jolies nouvelles du
 monde en vers ; mais en vers aussi doux que
 naturels. Je voudrois bien , charmante com-
 tesse , vous en dire une à mon tour ; cependant
 je ne fais si vous pourrez vous en divertir.
 Je suis aujourd'hui de l'humeur du bourgeois
 gentilhomme ; je ne voudrois ni vers , ni
 prose pour vous la conter : point de grands

Le Petit Poucet

CONTE.

Les Contes de Perrault, Texte établi par Pierre Féron (chanoine), Casterman, 1902 (p. 39-47).

source : [wikisource](#)

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons.

Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot : prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et, quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela *le Petit Poucet*.

Ce pauvre enfant était le souffre-douleurs de la maison, et on lui donnait toujours le tort. Cependant il était le plus fin et le plus avisé de tous ses frères, et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur : « Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants ; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. — Ah ! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu toi-même mener perdre tes enfants ! » Son mari avait

beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir ; elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

Le Petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car, ayant entendu, de dedans son lit, qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement et s'était glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher et ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau, où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le Petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères.

Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des brouilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le Petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison, car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc : « Ne craignez point, mes frères ; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis : suivez-moi seulement. » Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disaient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus, qu'il leur devait il y avait longtemps, et

dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit : « Hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfants ! Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les a voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt ? Hélas ! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés ! Tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants ! »

Le bûcheron s'impatienta à la fin ; car elle reedit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiraient, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre, si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort que les femmes *disent* bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien *dit*.

La bûcheronne était tout en pleurs : « Hélas ! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants ! » — Elle le dit une fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendu, se mirent à crier tous ensemble : « Nous voilà ! nous voilà ! » — Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant : « Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants ! Vous êtes bien las, et vous avez bien faim ; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté, viens que je te débarbouille » — Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau, et qu'elle était un peu rousse. Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent.

Mais, lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore ; et, pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois.

Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le Petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait ; mais, quoiqu'il se fût levé de grand matin pour aller ramasser de petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savait que faire, lorsque, la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient : il le serra donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur ; et, dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant, et les laissèrent là. Le Petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé ; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette : les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé.

Les voilà donc bien affligés ; car, plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent, et s'enfonçaient dans la forêt. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que les hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler, ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie, qui les perça jusqu'aux os ; ils glissaient à chaque pas, et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Le Petit Poucet grimpa au haut d'un arbre, pour voir s'il ne découvrirait rien ; ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin, par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et, lorsqu'il fut à

terre, il ne vit plus rien : cela le désola. Cependant, ayant marché quelque temps, avec ses frères, du côté qu'il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois.

Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs : car souvent ils la perdaient de vue ; ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelques fonds. Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, et leur dit : « Hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfants ? — Hélas ! madame, lui répondit le Petit Poucet, qui tremblait de toute sa force, aussi bien que ses frères, que ferons-nous ? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit si vous ne voulez pas nous retirer chez vous, et, cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange ; peut-être qu'il aura pitié de nous si vous voulez bien l'en prier. » La femme de l'Ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les mena se chauffer auprès d'un bon feu ; car il y avait un mouton tout entier à la broche, pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'Ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si on avait tiré du vin, et aussitôt se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. « Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller, que vous sentez — Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers ; et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. » En disant ces mots, il se leva de table, et alla droit au lit. « Ah ! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite

femme ! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis, qui doivent me venir voir ces jours-ci. »

Il les tira de dessous le lit, l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux, en lui demandant pardon ; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce seraient là de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce.

Il alla prendre un grand couteau ; et en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre, qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit : « Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? n'aurez-vous pas assez de temps demain ? — Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés. — Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon ! — Tu as raison, dit l'Ogre : donne leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. »

La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper ! mais ils ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire : ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père ; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes ; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer

le sang. On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête.

Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons ; après quoi, elle s'alla coucher elle-même dans son lit.

Le Petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'Ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'Ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger. La chose réussit comme il l'avait pensé : car l'Ogre, s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et, prenant son grand couteau : « Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles ; n'en faisons pas à deux fois. »

Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le Petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celles de tous ses frères. L'Ogre, qui sentit les couronnes d'or : « Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage ; je vois bien que je bus trop hier soir. » Il alla ensuite au lit de ses filles, où, ayant senti les petits bonnets des garçons : « Ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards ; travaillons hardiment. » En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher dans sa chambre.

Aussitôt que le Petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le

jardin et sautèrent par-dessus la muraille. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, et sans savoir où ils allaient. L'Ogre, s'étant réveillé, dit à sa femme : « Va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au soir. »

L'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir. Elle monta en haut, où elle fut bien surprise, lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang. »

Elle commença par s'évanouir, car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres. L'Ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, lorsqu'il vit cet affreux spectacle. « Ah ! qu'ai-je fait là ? s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure. »

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme ; et, l'ayant fait revenir : « Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aie les attraper. » Il se mit en campagne, et, après avoir couru bien loin de tous les côtés, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'Ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau. Le Petit Poucet, qui vit un rocher creux proche du lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait. L'Ogre, qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer ; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'était cachés.

Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'eurent pas

moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge. Le Petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison.

Le Petit Poucet, s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges ; mais, comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'appetisser selon la jambe de celui qui les chaussait ; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées. « Votre mari, lui dit le Petit Poucet, est en grand danger ; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a de vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà, pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je suis un affronteur. »

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait ; car cet Ogre ne laissait pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants. Le Petit Poucet, étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le Petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre ; qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé

dans la maison du bûcheron. Ils assurent que lorsque le Petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée. Il alla, disent-ils, trouver le roi et lui dit que, s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout. Le Petit Poucet rapporta des nouvelles, dès le soir même ; et, cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait ; car le roi le payait parfaitement bien pour porter ses ordres à l'armée ; et après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères ; et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

LE PETIT POU CET

CONTE.

Claude Barbin, 1697 (p. 183-229).

source : [wikisource](#)

Il estoit une fois un Bucheron & une Bucheronne, qui avaient sept enfans tous Garçons ; l'aîné n'avoit que dix ans, & le plus jeune n'en avoit que sept. On s'estonnera que le Bucheron ait eu tant d'enfans en si peu de temps ; mais c'est que sa femme allait viste en besogne, & n'en faisait pas moins que deux à la fois. Ils estoient fort pauvres, & leurs sept enfans les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune estait fort delicat, & ne disait mot, prenant pour bestise ce qui estait une marque de la bonté de son esprit : il estoit fort petit, & quand il vint au monde, il n'estait gueres plus gros que le pouce, ce qui fit que l'on l'appella le Petit Poucet. Ce pauvre enfant estoit le souffre-douleurs de la maison, & on lui donnoit toûjours le tort. Cependant il estoit le plus fin, & le plus avisé de tous ses freres, & s'il parloit peu, il écoutoit beaucoup. Il vint une année très-fâcheuse, & la famine fut si grande que ces pauvres gens resolurent de se deffaire de leurs enfans. Un soir que ces enfans estoient couchez, & que le Bucheron estoit auprès du feu avec sa femme, il luy dit, le cœur serré de douleur ? Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans : je ne sçaurois les voir mourir de faim devant mes yeux, & je suis resolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. Ah ! s'écria la Bucheronne, pourrois-tu bien toy-même mener perdre tes enfans ? Son mary avoit beau luy représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y consentir ; elle

estoit pauvre, mais elle estoit leur mere. Cependant ayant consideré quelle douleur ce luy seroit de les voir mourir de faim, elle y consentit, & alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet oüit tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu de dedans son lit qu'ils parloient d'affaires, il s'estoit levé doucement, & s'estoit glissé sous l'escabelle de son pere pour les écouter sans estre vû. Il alla se recoucher & ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire. Il se leva de bon matin, & alla au bord d'un ruisseau, où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, & ensuite revint à la maison. On partit, & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il sçavoit à ses freres. Ils allerent dans une forest fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le Bucheron se mit à couper du bois & ses enfans à ramasser des brouilles pour faire des fagots. Le pere & la mere les voyant occupez à travailler, s'éloignerent d'eux insensiblement, & puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné. Lorsque ces enfans se virent seuls, il se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissoit crier, sçachant bien par où il reviendroit à la maison ; car en marchant il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches. Il leur dit donc, ne craignez point mes freres, mon Pere & ma Mere nous ont laissez icy, mais je vous rameneray bien au logis, suivez-moy seulement : ils le suivirent, & il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils estoient venus dans la forest. Ils n'oserent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte pour écouter ce que disaient leur pere & leur mere.

Dans le moment que le Bucheron & la Bucheronne arriverent chez eux, le seigneur du Vilage leur envoya dix écus qu'il leur de voit il y avoit longtems, & dont ils n'esperoient plus rien : Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouroient de faim. Le Bucheron envoya sur l'heure sa femme à la Boucherie. Comme il y avoit longtems qu'elle n'avoit mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le soupé de deux personnes. Lorsqu'ils furent

rassasiez, la Bucheronne dit, hélas, où sont maintenant ces pauvres enfans, ils feroient bonne chere de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toy qui les as voulu perdre, j'avois bien dit que nous nous en repentirions, que font-ils maintenant dans cette Forest ? Hélas ! mon Dieu les loups les ont peut-être déjà mangés ; tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfans. Le Bucheron s'impacienta à la fin, car elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentoient & qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisoit. Ce n'est pas que le Bucheron ne fust peut-estre encore plus fâché que sa femme ; mais c'est qu'elle luy rompoit la teste, & qu'il estoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui ayment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit. La Bucheronne estoit tout en pleurs ? Hélas ! où sont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans ? Elle le dit une fois si haut que les enfans qui étoient à la porte l'ayant entendu se mirent à crier tous ensemble, nous voyla, nous voyla. Elle courut viste leur ouvrir la porte, & leur dit en les embrassant, que je suis aise de vous revoir, mes chers enfans, vous estes bien las, & vous avez bien faim ; & toy, Pierrot, comme te voyla crotté, viens que je te débarbouille. Ce Pierrot estoit son fils aîné, qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il estoit un peu rousseau, & qu'elle estoit un peu rousse. Ils se mirent à Table, & mangerent d'un apétit qui faisoit plaisir au Pere & à la Mere, à qui ils racontoient la peur qu'ils avoient eue dans la Forest, en parlant presque toujours tous ensemble : Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux, & cette joie dura tant que les dix écus durèrent ; mais lors que l'argent fut dépensé ils retomberent dans leur premier chagrin ; & résolurent de les perdre encore, & pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la premiere fois. Ils ne purent parler de cela si secrettement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait ; mais quoyqu'il se fut levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne sçavoit que faire lors que la Bucheronne leur ayant

donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourroit se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jettant par miettes le long des chemins où ils passeroient : il le serra donc dans sa poche. Le Pere & la Mere les menerent dans l'endroit de la Forest le plus épais & le plus obscur, & dès qu'ils y furent ils gagnerent un faux-fuyant & les laisserent là. Le Petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avoit semé partout où il avoit passé ; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette, les Oiseaux étoient venus qui avoient tout mangé. Les voylà donc bien affligés, car, plus ils marchoient plus ils s'égaroient, & s'enfonçoient dans la Forest. La nuit vint, & il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyoient n'entendre de tous côtés que des hurlemens de loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osoient presque se parler ny tourner la teste. Il survint une grosse pluye qui les perça jusqu'aux os ; ils glissoient à chaque pas & tomboient dans la bouë, d'où ils se relevoient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvrirait rien ; ayant tourné la teste de tous costés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui estoit bien loin par delà la Forest. Il descendit de l'arbre, & lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien ; cela le desola. Cependant, ayant marché quelque temps, avec ses freres du costé qu'il avoit veu la lumiere, il la revit en sortant du Bois. Ils arriverent enfin à la maison où estoit cette chandelle, non sans bien des frayeurs, car souvent ils la perdoient de veuë, ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils descendoient dans quelques fonds. Ils heurterent à la porte, & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vouloient. Le petit Poucet luy dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'estoient perdus dans la Forest, & qui demandoient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis se mit à pleurer, & leur dit, hélas ! mes pauvres enfans, où estes-vous venus ? sçavez-vous bien que c'est icy la maison d'un Ogre qui mange les petits enfans. Hélas ! Madame, luy répondit le petit Poucet, qui trembloit de toute sa force,

aussi bien que ses freres, que ferons-nous ? Il est bien seur que les Loups de la Forest ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous. Et cela étant nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange. Peut-estre qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pourroit les cacher à son mary jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer & les mena se chauffer auprès d'un bon feu, car il y avoit un Mouton tout entier à la broche pour le soupé de l'Ogre. Comme ils commençoient à se chauffer ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte, c'estoit l'Ogre qui revenoit. Aussi tost sa femme les fit cacher sous le lit & alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le soupé estoit prest & si on avoit tiré du vin, & aussi-tost se mit à table. Le Mouton estoit encore tout sanglant, mais il ne luy en sembla que meilleur. Il fleuroit à droite & à gauche, disant qu'il sentoit la chair fraiche. Il faut luy dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller que vous sentez. Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre en regardant sa femme de travers, & il y a icy quelque chose que je n'entens pas ; en disant ces mots, il se leva de Table, & alla droit au lit. Ah, dit-il voilà, donc comme tu veux me tromper maudite femme, je ne sçais à quoi il tient que je ne te mange aussi, bien t'en prend d'estre une vieille beste. Voila du Gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes amis, qui doivent me venir voir ces jours-icy. Il les tira de dessous le lit, l'un après l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux en luy demandant pardon, mais ils avoient affaire au plus cruël de tous les Ogres, qui bien loin d'avoir de la pitié, les dévoroit déjà des yeux, & disoit à sa femme que ce seroient là de friands morceaux lorsqu'elle leur auroit fait une bonne sausse. Il alla prendre un grand Couteau, & en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguisoit sur une longue pierre qu'il tenoit à sa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un, lorsque sa femme luy dit, que voulez-vous faire à l'heure qu'il est, n'aurés-vous pas assez de temps demain matin ? Tais-toy, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés. Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme :

voilà un Veau, deux & la moitié d'un cochon. Tu as raison, dit l'Ogre, donne-leur bien à souper afin qu'ils ne maigrissent pas, & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joye, & leur porta bien à souper ; mais ils ne purent manger tant ils estoient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire ravi d'avoir de quoy si bien regaler ses Amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire, ce qui luy donna un peu dans la teste, & l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avoit sept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites Ogresses avoient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche comme leur pere ; mais elles avoient de petits yeux gris & tout ronds, le nez crochu & une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës & fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'estoient pas encore fort méchantes ; mais elles promettoient beaucoup, car elles mordoient déjà les petits enfans pour en sucer le sang. On les avoit fait coucher de bonne heure, & elles estoient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une Couronne d'or sur la teste. Il y avoit dans la même chambre un autre lit de la même grandeur ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoi elle s'alla coucher auprès de son mary. Le petit Pouçet qui avoit remarqué que les filles de l'Ogre avoient des Couronnes d'or sur la teste, & qui craignoit qu'il ne prit à l'Ogre quelques remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, & prenant les bonnets de ses freres & le sien, il alla tout doucement les mettre sur la teste des sept filles de l'Ogre, après leur avoir osté leurs Couronnes d'or, qu'il mit sur la teste de ses freres & sur la sienne, afin que l'Ogre les prit pour ses filles, & ses filles pour les garçons qu'il vouloit égorger. La chose réüssit comme il l'avoit pensé : car l'Ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir differé au lendemain ce qu'il pouvoit executer la veille, il se jetta donc brusquement hors du lit, & prenant son grand Couteau, allons voir, dit il, comment se portent nos petits drolles, n'en faisons pas à deux

fois ; il monta donc à tâtons à la Chambre de ses filles & s'approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui luy tastoit la teste, comme il avoit tasté celle de tous ses freres. L'Ogre, qui sentit les Couronnes d'or ; vrayment, dit-il, j'allois faire là un bel ouvrage, je voy bien que je bus trop hier au soir. Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons. Ah, les voilà, dit-il, nos gaillards ? Travaillons hardiment ; en disant ces mots, il coupa sans balancer la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expedition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussi-tost que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il reveilla ses freres, & leur dit de s'habiller promptement & de le suivre. Ils descendirent doucement dans le Jardin, & sauterent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant & sans sçavoir où ils alloient. L'Ogre s'estant éveillé dit à sa femme, vaten la haut habiller ces petits droles d'hier au soir ; L'Ogresse fut fort estonnée de la bonté de son mary, ne se doutant point de la maniere qu'il entendoit qu'elle les habillast, & croyant qu'il lui ordonnoit de les aller vestir, elle monta en haut, où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées & nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanoüir (car c'est le premier expedient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres.) L'Ogre craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besongne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour luy aider. Il ne fut pas moins estonné que sa femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle. Ah, qu'ay-je fait là s'écria-t-il, ils me le payeront les malheureux, & tout à l'heure. Il jetta aussitost une potée d'eau dans le nez de sa femme, & l'ayant fait revenir, donne-moy viste mes bottes de sept lieuës, luy dit-il, afin que j'aille les attraper. Il se mit en campagne, & après avoir couru bien loin de tous costés, enfin il entra dans le chemin où marchoient ces pauvres enfans qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur pere. Ils virent l'Ogre qui alloit de montagne en montagne, & qui traversoit des rivieres aussi aisément qu'il auroit fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet qui vit un rocher creux

proche le lieu où ils estoient, y fit cacher ses six freres, & s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendroit. L'Ogre qui se trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement, (car les bottes de sept lieuës fatiguent fort leur homme), voulut se reposer, & par hasard il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'estoient cachés. Comme il n'en pouvoit plus de fatigue il s'endormit après s'estre reposé quelque temps, & vint à ronfler si effroyablement que les pauvres enfans n'eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand Couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, & dit à ses freres de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormoit bien fort, & qu'ils ne se missent point en peine de luy. Ils crurent son conseil, & gagnerent viste la maison. Le petit Poucet s'estant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, & les mit aussitost ; les bottes estoient fort grandes & fort larges ; mais comme elles estoient Fées, elles avoient le don de s'agrandir & de s'apetisser selon la jambe de celuy qui les chaussoit, de sorte qu'elles se trouverent aussi justes à ses pieds & à ses jambes que si elles avoient esté faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'Ogre où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées. Vostre mary, lui dit le petit Poucet, est en grand danger, car il a esté pris par une troupe de voleurs qui ont juré de le tuër s'il ne leur donne tout son or & tout son argent. Dans le moment qu'ils luy tenoient le poignard sur la gorge, il m'a aperceu & m'a prié de vous venir avertir de l'estat où il est, & de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tuëront sans misericorde : Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieuës que voilà pour faire diligence, & aussi afin que vous ne croyiez pas que je sois un affronteur. La bonne femme fort effrayée lui donna aussitost tout ce qu'elle avoit : car cet Ogre ne laissoit pas d'estre fort bon mari, quoiqu'il mangeast les petits enfans. Le petit Poucet estant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre s'en revint au logis de son pere, où il fut receu avec bien de la joye.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, & qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre ; qu'à la vérité, il n'avoit pas fait conscience de luy prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servoit que pour après les petits enfans. Ces gens-là assurent le sçavoir de bonne part, & même pour avoir bû & mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la Cour, où il sçavoit qu'on estoit fort en peine d'une Armée, qui estoit à deux cents lieues de là, & du succès d'une bataille qu'on avoit donnée. Il alla, disent-ils, trouver le Roi, & luy dit que, s'il le souhaitoit, il luy rapporteroit des nouvelles de l'Armée avant la fin du jour. Le Roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même ; & cette première course l'ayant fait connoître, il gaignoit tout ce qu'il vouloit : car le roi le payoit parfaitement bien pour porter ses ordres à l'Armée, & une infinité de Dames luy donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs Amans, & ce fut là son plus grand gain. Il se trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de Lettres pour leurs maris, mais elles le payoient si mal, & cela alloit à si peu de chose, qu'il ne daignoit mettre en ligne de conte, ce qu'il gaignoit de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courier, & y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son pere, où il n'est pas possible d'imaginer la joye qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il achepta des Offices de nouvelle création pour son pere & pour ses freres, & par là il les établit tous, & fit parfaitement bien sa Cour en même temps.

MORALITÉ.

*On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans
Quand ils sont tous beaux, bien-faits & bien grands*

*Et d'un extérieur qui brille ;
Mais si l'un d'eux est foible ou ne dit mot,
On le méprise, on le l'aille, on le pille.
Quelquefois, cependant, c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.*

FIN.

LE PETIT POU CET

version modernisée ; source : [wikisource](#)

Il estoit une fois un Bucheron et une Bucheronne qui avoient sept enfans tous Garçons. L'aîné n'avoit que dix ans, et le plus jeune n'en avoit que sept. On s'estonnera que le Bucheron ait eu tant d'enfans en si peu de temps ; mais c'est que sa femme allait viste en besogne, et n'en faisait pas moins que deux à la fois.

Ils estoient fort pauvres, et leurs sept enfans les incommodoient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvoit encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinoit encore, c'est que le plus jeune estoit fort delicat et ne disoit mot, prenant pour bestise ce qui estoit une marque de la bonté de son esprit: il estoit fort petit, et, quand il vint au monde il n'estoit guere plus gros que le pouce, ce qui fit que l'on l'appella le petit Poucet.

Ce pauvre enfant estoit le souffre douleurs de la maison, et on luy donnoit toûjours le tort. Cependant il estoit le plus fin et le plus avisé de tous ses freres, et, s'il parloit peu, il écoûtoit beaucoup.

Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande, que ces pauvres gens resolurent de se deffaire de leurs enfans. Un soir que ces enfans estoient couchés, et que le Bucheron estoit auprès du feu avec sa femme, il luy dit, le cœur serré de douleur :

Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans ; je ne sçaurois les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis resolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voyent.

Ah ! s'écria la Bucheronne, pourois-tu toy-même mener perdre tes enfans ?

Son mary avoit beau luy représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y consentir ; elle estoit pauvre, mais elle estoit leur mere.

Cependant, ayant considéré quelle douleur ce luy seroit de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car, ayant entendu de dedans son lit qu'ils parloient d'affaires, il s'estoit levé doucement et s'estoit glissé sous l'escabelle de son pere, pour les écouter sans estre vû. Il alla se recoucher, et ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire.

Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il sçavoit à ses freres.

Ils allerent dans une forest fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le Bucheron se mit à couper du bois et ses enfans à ramasser des brouilles pour faire des fagots. Le pere et la mere les voyant occupés à travailler, s'éloignerent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lors que ces enfans se virent seuls, il se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissoit crier, sçachant bien par où il reviendrait à la maison; car en marchant il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches.

Il leur dit donc, ne craignés point, mes frères, mon Pere et ma Mere nous ont laissés icy, mais je vous rameneray bien au logis, suivez-moy seulement: ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils estoient

venus dans la forest. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte pour écouter ce que disaient leur pere et leur mere.

Dans le moment que le Bucheron et la Bucheronne arriverent chez eux, le Seigneur du Vilage leur envoya dix écus qu'il leur devoit il y avoit long-tems, et dont ils n'esperoient plus rien: Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouroient de faim. Le Bucheron envoya sur l'heure sa femme à la Boucherie. Comme il y avoit long-temps qu'elle n'avoit mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le soupé de deux personnes.

Lors qu'ils furent rassasiez; la Bucheronne dit, hélas, où sont maintenant nos pauvres enfants, ils feroient bonne chere de ce qui nous reste là. Mais aussi Guillaume, c'est toy qui les as voulu perdre, j'avois bien dit que nous nous en repentirions, que font-ils maintenant dans cette Forest ? Hélas ! mon Dieu les Loups les ont peut être déjà mangez; tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants.

Le Bucheron s'impatienta à la fin, car elle reedit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiroient et qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisoit. Ce n'est pas que le Bucheron ne fust peut-estre encore plus faché que sa femme, mais c'est qu'elle luy rompoit la teste, et qu'il estoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui ayment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit.

La Bucheronne estoit tout en pleurs. Hélas ! où sont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans ?

Elle le dit une fois si haut que les enfans, qui étoient à la porte l'ayant entendu se mirent à crier tous ensemble, nous voyla, nous voyla.

Elle courut viste leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant, que je suis aise de vous revoir mes chers enfants, vous estes bien las, et vous avez bien faim ; et toy Pierrot comme te voylà crotté, vien que je te débarbouille.

Ce Pierrot estoit son fils aîné, qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il estoit un peu rousseau, et qu'elle estoit un peu rousse.

Ils se mirent à Table, et mangerent d'un apétit qui faisoit plaisir au Pere et à la Mere, à qui ils racontoient la peur qu'ils avoient euë dans la Forest en parlant presque toûjours tous ensemble: Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux, et cette joye dura tant que les dix écus durèrent; mais lors que l'argent fut dépensé ils retomberent dans leur premier chagrin; et résolurent de les perdre encore, et, pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la premiere fois.

Ils ne purent parler de cela si secrettement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait ; mais quoy qu'il se fut levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne sçavoit que faire, lors que la Bucheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuné, il songea qu'il pourroit se servir de son pain au lieu de cailloux en le jettant par miettes le long des chemins où ils passeraient, il le serra donc dans sa poche.

Le Pere et la Mere les menerent dans l'endroit de la forest le plus épais et le plus obscur, et dés qu'ils y furent ils gagnerent un faux-fuyant et les laisserent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avoit semé par tout où il avoit passé ; mais il fut bien surpris lors qu'il ne put en retrouver une seule miette, les Oiseaux étoient venus qui avoient tout mangé.

Les voilà donc bien affligés , car plus ils marchaient plus ils s'égaroient , et s'enfonçoient dans la Forest. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyent n'entendre de tous côtés que des hurlemens de Loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osoient presque se parler ny tourner la teste. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os ; ils glissoient à chaque pas et tomboient dans la boüe, d'où ils se relevoient tout crottés, ne sçachant que faire de leurs mains.

Le petit Poucet grimpa au haut d'un Arbre pour voir s'il ne découvrirait rien ; ayant tourné la teste de tous costés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui estoit bien loin par delà la Forest. Il descendit de l'arbre, et, lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien ; cela le desola. Cependant ayant marché quelque temps avec ses freres du costé qu'il avoit veu la lumiere, il la revit en sortant du Bois.

Ils arriverent enfin à la maison où estoit cette chandelle, non sans bien des frayeurs , car souvent ils la perdoient de veüe , ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils descendoient dans quelques fonds. Ils heurterent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vouloient, Le petit Poucet luy dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'estoient perdus dans la Forest, et qui demandoient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis se mit à pleurer, et leur dit , hélas ! mes pauvres enfans, où estes-vous venus ? sçavez-vous bien que c'est icy la maison d'un Ogre qui mange les petits enfans.

Hélas ! Madame, luy répondit le petit Poucet, qui trembloit de toute sa force aussi bien que ses freres, que ferons-nous ? Il est bien seur que les Loups de la Forest ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous. Et cela étant nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange, peut-estre qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier.

La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pourroit les cacher à son mary jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer et les mena se chauffer auprès d'un bon feu, car il y avoit un Mouton tout entier à la broche pour le soupé de l'Ogre.

Comme ils commençoient à se chauffer ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte, c'estoit l'Ogre qui revenoit. Aussi tost sa femme les fit cacher sous le lit et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le soupé estoit prest et si on avoit tiré du vin, et aussitost se mit à table. Le Mouton estoit encore tout sanglant, mais il ne luy en sembla que meilleur. Il flairoit à droite et à gauche, disant qu'il sentoit la chair fraîche.

Il faut luy dit sa femme, que ce soit ce Veau que je viens d'habiller que vous sentez.

Je sens la chair fraîche, te disje encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, et il y a icy quelque chose que je n'entant pas; en disant ces mots, il se leva de Table, et alla droit au lit.

Ah, dit il voilà, donc comme tu veux me tromper maudite femme, je ne sçais à quoy il tient que je ne te mange aussi, bien t'en prend d'estre une vieille beste. Voila du Gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours icy.

Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux en luy demandant pardon, mais ils avoient affaire au plus cruël de tous les Ogres, qui bien loin d'avoir de la pitié les dévorait déjà des yeux, et disoit à sa femme que ce seroient là de friands morceaux lors qu'elle leur auroit fait une bonne sausse.

Il alla prendre un grand Couteau, et en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguisoit sur une longue pierre qu'il tenoit à sa main gauche. Il en avoit déjà

empoigné un, lors que sa femme luy dit, que voulez-vous faire à l'heure qu'il est, n'aurés vous pas assez de temps demain matin ?

Tais-toy, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés.

Mais vous avez encore là tant de viande reprit sa femme , voilà un Veau, deux Moutons et la moitié d'un Cochon.

Tu as raison dit l'Ogre, donne leur bien à souper affin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher.

La bonne femme fut ravie de joye, et leur porta bien à souper , mais ils ne purent manger tant ils estoient saisis de peur. Pour l'Ogre il se remit à boire ravis d'avoir de quoy si bien regaler ses Amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui luy donna un peu dans la teste, et l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avoit sept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites Ogresses avoient toutes le tein fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche comme leur pere ; mais elles avoient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'estoient pas encore fort méchantes ; mais elles promettoient beaucoup, car elles mordoient déjà les petits enfans pour en susser le sang.

On les avoit fait coucher de bonne heure, et elles estoient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une Couronne d'or sur la teste. Il y avoit dans la même Chambre un autre lit de la même grandeur , ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons , après quoi elle s'alla coucher auprès de son mary.

Le petit Poucet qui avoit remarqué que les filles de l'Ogre avoient des Couronnes d'or sur la teste, et qui craignoit quil ne prit à l'Ogre quelque

remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses freres et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la teste des sept filles de l'Ogre après leur avoir osté leurs Couronnes d'or qu'il mit sur la teste de ses freres et sur la sienne affin que l'Ogre les prit pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il vouloit égorger.

La chose réüssit comme il l'avoit pensé ; car l'Ogre s'estant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir differé au lendemain ce qu'il pouvoit executer la veille, il se jetta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand Couteau, allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drolles , n'en faisons pas à deux fois; il monta donc à tâtons à la Chambre de ses filles et s'approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lors qu'il sentit la main de l'Ogre qui luy tastoit la teste, comme il avoit tasté celle de tous ses freres.

L'Ogre, qui sentit les Couronnes d'or ; vrayment, dit-il, j'allois faire là un bel ouvrage , je voy bien que je bus trop hier au soir.

Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons. Ah , les voilà, dit-il nos gaillards. Travaillons hardiment; en disant ces mots, il coupa sans balancer la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expedition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussi-tost que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il reveilla ses freres, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le Jardin, et sauterent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toûjours en tremblant et sans sçavoir où ils alloient.

L'Ogre s'estant éveillé, dit à sa femme , va t en la haut habiller ces petits droles d'hier au soir; l'Ogresse fut fort estonnée de la bonté de son mary, ne se doutant point de la maniere qu'il entendoit qu'elle les habillast, et croyant qu'il lui

ordonnoit de les aller vestir, elle monta en haut, où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçût ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang.

Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres.) L'Ogre craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour luy aider. Il ne fut pas moins estonné que sa femme lors qu'il vit cet affreux spectacle.

Ah, qu'ay-je fait là s'écria-t-il, ils me le payeront les malheureux, et tout à l'heure.

Il jetta aussi-tost une potée d'eau dans le nez de sa femme, et, l'ayant fait revenir, donne moy viste mes bottes de sept lieuës, luy dit-il, afin que j'aie les attrapper.

Il se mit en campagne, et après avoir couru bien loin de tous costés, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfans qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur pere. Ils virent l'Ogre qui alloit de montagne en montagne, et qui traversoit des rivieres aussi aisément qu'il auroit fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet qui vit un Rocher creux proche le lieu où ils estoient, y fit cacher ses six frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendroit. L'Ogre qui se trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement, (car les bottes de sept lieuës fatiguent fort leur homme,) voulut se reposer, et par hazard il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'estoient cachés.

Comme il n'en pouvoit plus de fatigue il s'endormit après s'estre reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement que les pauvres enfans n'eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand Couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses freres de s'enfuir promptement

à la maison pendant que l'Ogre dormoit bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de luy. Ils crurent son conseil, et gagnerent viste la maison.

Le petit Poucet s'estant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussi tost; les bottes estoient fort grandes et fort larges ; mais comme elles estoient Fées, elles avoient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celuy qui les chaussoit , de sorte qu'elles se trouverent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles avoient esté faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'Ogre où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées.

Vostre mary, lui dit le petit Poucet, est en grand danger , car il a esté pris par une troupe de Voleurs qui ont juré de le tuër s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils luy tenoient le poignard sur la gorge, il m'a aperçeu et m'a prié de vous venir avertir de l'estat où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tuëront sans miséricorde: Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prise ses bottes de sept lieuës que voilà pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyez pas que je sois un affronteur.

La bonne femme fort effrayée, lui donna aussi-tost tout ce qu'elle avoit : car cet Ogre ne laissoit pas d'estre fort bon mari, quoy qu'il mangeast les petits enfans. Le petit Poucet estant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre s'en revint au logis de son pere, où il fut receu avec bien de la joye.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette derniere circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre ; qu'à la vérité, il n'avoit pas fait conscience de luy prendre ses bottes de sept lieües, parce qu'il ne s'en servoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là assurent le sçavoir de bonne part, et même pour avoir bû et mangé dans la

maison du Bucheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la Cour, où il sçavoit qu'on estoit fort en peine d'une Armée, qui étoit à deux cens lieües de là, et du succès d'une Bataille qu'on avoit donnée. Il alla, disent-ils, trouver le Roi, et luy dit que s'il le souhaitoit, il luy rapporteroit des nouvelles de l'Armée avant la fin du jour. Le Roi luy promit une grosse somme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même, et cette premiere course l'ayant fait connoître, il gaignoit tout ce qu'il vouloit ; car, le Roi le payoit parfaitement bien pour porter ses ordres à l'Armée, et une infinité de Dames luy donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs Amans, et ce fut là son plus grand gain.

Il se trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de Lettres pour leurs maris, mais elles le payoient si mal, et cela alloit à si peu de chose, qu'il ne daignoit mettre en ligne de conte, ce qu'il gaignoit de ce côté-là.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courier, et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son pere, où il n'est pas possible d'imaginer la joye qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il achepta des Offices de nouvelle création pour son pere et pour ses frères; et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa Cour en même temps.

MORALITE

*On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans
Quand ils sont tous beaux, bien-faits et bien grands
Et d'un extérieur qui brille ;
Mais si l'un d'eux est foible ou ne dit mot,
On le méprise, on le raille, on le pille,*

*Quelquefois cependant c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.*